

## *Virginia Woolf et l'imprudence du langage du malade*

*Brenda Bogaert*

*Médecine, Langage, et Narration. Le soin dans le langage de celles et ceux qui le vivent. Dijon, 2021. ISBN: 978-2-36441-415-0*

### **Résumé**

Le texte « *De la Maladie* », de l'écrivaine anglaise Virginia Woolf, propose de nouvelles compréhensions de la maladie à partir de ses imprudences langagières. En cherchant à nous faire comprendre la maladie comme expérience poétique vécue dans le corps et la relation avec la nature, elle nous ouvre à de nouveaux langages, et nous montre comment bien vivre, que l'on soit malade ou non.

### **Introduction**

Virginia Woolf (1882-1941) est connue comme une des écrivaines les plus innovantes du 20<sup>e</sup> siècle. Alors que des ouvrages tels que *Mrs Dalloway* (1925), *La Promenade au Phare* (1927), ou *Orlando* (1928) sont toujours populaires, sa réputation comme essayiste a connu un succès fluctuant. Elle est l'auteur de nombreuses productions à destination de revues, de journaux, et d'essais. Même si ses écrits non romanesques n'ont jamais connu le même intérêt intellectuel que ses romans ou ses essais féministes<sup>1</sup>, ils ont eu un fort impact sur elle en tant qu'écrivaine. Son épanouissement personnel, les thèmes de ses romans, mais aussi son style se sont développés dans les années 1910 et 1920 à partir de ses propres expérimentations<sup>2</sup>.

Tout au long des années 1920, elle a produit pour une grande diversité de revues et pour des pages littéraires<sup>3</sup>. Parmi elles, nous trouvons *De la Maladie* (1926), le résultat d'une commande de son ami écrivain T.S. Eliot, pour sa nouvelle revue *New Criterion*. Largement oublié dans les études de Woolf, le texte a connu un regain d'intérêt dans les années 90 grâce à des études non romanesques sur Woolf mais également à l'établissement des humanités médicales comme discipline<sup>4</sup>. *De la Maladie* n'est pas exactement un essai ni un écrit autobiographique. Il ressemble plus à un journal intime. Les écrits de Virginia Woolf en général ne sont pas facilement classables : des essais deviennent fiction, la fiction des essais<sup>5</sup>. Woolf ne cesse de jouer avec le langage et avec le lecteur, pour l'engager, le surprendre, et le questionner.

« *De La Maladie* » n'exprime pas une perspective biomédicale de la maladie avec ses symptômes, ni la représentation de la maladie à son époque. Le texte s'attache plus aux effets venant de la maladie, aux changements qu'elle engendre en nous<sup>6</sup>. Woolf elle-même a passé beaucoup de temps au cours de sa vie comme malade, ayant souffert de problèmes psychiatriques et ayant connu plusieurs hospitalisations. Elle a écrit ce texte après s'être évanouie à une fête donnée par sa sœur en 1925. Malgré les souffrances dues à la maladie tout au long de sa vie, à ce moment-là, elle s'épanouit dans sa vie professionnelle. Elle avait reçu

---

<sup>1</sup> LEE Hermione, « Virginia Woolf's essays », dans *The Cambridge companion to Virginia Woolf*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, coll. « Cambridge companions to literature », 2000, p. 91.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>4</sup> LEE Hermione, dans *On being ill*, Ashfield, Mass, Paris Press, 2002. p. xxiii

<sup>5</sup> LEE Hermione, « Virginia Woolf's essays », op. cit., p. 97.

<sup>6</sup> ARGAUD Élise, « L'expérience du décentrement », dans *De la maladie*, Paris, Rivages, 2008, p. 8.

des critiques favorables à propos de ses publications récentes<sup>7</sup>. Elle commençait avec enthousiasme son prochain roman, *La Promenade au Phare* (1927). Ce premier évanouissement l'a conduite à des mois de convalescence, provoquant sa frustration, mais également inspirant ses textes à venir.

En tant qu'écrivaine et malade, Virginia Woolf nous interpelle sur les possibilités que le langage du malade peut nous apporter. En lisant ce texte, nous prenons la place du malade, nous faisons un pas de côté, et nous voyons ce que le malade « regarde ». Les descriptions de Woolf évoquent une expérience complexe vécue de la maladie avec ses paradoxes ; une expérience, vécue dans le corps, mais aussi en dehors du corps, une expérience engagée avec la nature, mais aussi une expérience sociale et culturelle. Cette expérience est difficile à articuler, mais elle porte une riche réflexion sur la transformation du langage mais aussi sur les manières de vivre en société à partir de ce nouveau langage.

Pour Virginia Woolf, la littérature est à la fois un art, mais aussi une institution socioculturelle influencée par la société et qui induit des idées, des pratiques et des comportements. Ce texte « *De la Maladie* » nous offre une double perspective : il nous aide à comprendre l'expérience de la maladie, mais aussi à comprendre notre société à travers son langage.

### **La solitude langagière**

Virginia Woolf introduit le texte « *De la Maladie* » par un questionnement : pourquoi dans les thèmes majeurs de la littérature celui de la maladie est-il si peu développé ?

« Considérant combien les maladies sont répandues, le chamboulement spirituel qu'elles entraînent, la stupéfaction que nous cause, en cas de santé déclinante, la découverte de contrées jusqu'alors inexplorées, les friches et les déserts de l'âme que le moindre symptôme de grippe fait surgir...lorsque nous y réfléchissons, comme les circonstances nous y forcent bien souvent, il nous semble soudain pour le moins étonnant que la maladie ne figure pas à côté de l'amour, de la lutte et de la jalousie parmi les thèmes majeurs de la littérature<sup>8</sup>. »

Virginia Woolf constate la transformation spirituelle et corporelle qu'engendre la maladie, une expérience singulière qui bouleverse notre quotidien et nous amène sur de nouveaux territoires et à une nouvelle compréhension de nos existences. Alors pourquoi ne la proposons nous pas comme thème majeur de la littérature ? Pour l'auteur, le drame quotidien du malade n'intéresse pas les êtres humains. Le lecteur pourrait se poser la question : mais où est l'intrigue, où est l'amour ?

Fort de ce premier constat, nous pourrions peut-être supposer que la situation a changé, que le champ considérable aujourd'hui des autobiographies et des romans autour de la maladie dénonce cet état. Cependant dans la période où Virginia Woolf écrit, il existe une floraison de textes autour de la maladie. Si celle-ci ne figure comme thème majeur de la littérature qu'après 1950, elle est déjà présente dans la fiction dès le 18<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. D'après Erika Wright<sup>10</sup>, nous trouvons la maladie « partout » dans la littérature victorienne du 19<sup>e</sup> siècle, même avec des auteurs distingués tel que Charles Dickens et Charlotte Brontë. En tant que lectrice

---

<sup>7</sup> LEE Hermione, dans *On being ill*, op. cit., p.xiv.

<sup>8</sup> WOOLF Virginia, *De la maladie*, Paris, Rivages, 2008. p. 23-24.

<sup>9</sup> PETT Sarah, « Rash Reading: Rethinking Virginia Woolf's On Being Ill », *Literature and Medicine*, vol. 37, n° 1, 2019, p. 35.

<sup>10</sup> WRIGHT Erika, *Reading for Health*, 1<sup>re</sup> éd., sans lieu, Ohio University Press, 2016. JSTOR. p.1

passionnée, impliquée dans les cercles littéraires à Londres, il est improbable qu'elle n'ait pas eu connaissance de cette tendance<sup>11</sup>.

Donc ici son argument est plus complexe : ce qu'elle décrie n'est peut-être pas la prolifération des textes sur la maladie, mais plutôt leur pauvreté langagière.

« L'anglais, capable de donner voix aux pensées de Hamlet et à la tragédie du roi Lear, est pris de court par le frisson et la céphalée...lorsqu'elle tombe amoureuse, n'importe quelle écolière peut faire appel à Shakespeare ou à Keats pour s'exprimer ; mais qu'une personne souffrante tente de décrire un mal de tête à son médecin et le langage aussitôt lui fait défaut<sup>12</sup>. »

Cette pauvreté à décrire l'expérience de la maladie risque de ne pas satisfaire le lecteur d'un roman qui serait consacré uniquement à la grippe. La pauvreté de notre langage pour explorer les territoires de la maladie est donc le premier frein pour le malade. Abandonné dans une solitude langagière, il est incapable d'exprimer ce qu'il ressent et de l'expliquer aux autres. Privé de vocabulaire, le malade est obligé d'inventer son propre langage. C'est une source de création pour comprendre l'expérience qu'il est en train de vivre. Virginia Woolf écrit :

« N'ayant rien à sa disposition, la voilà obligée d'inventer elle-même des mots et, sa douleur dans une main et un morceau de son pur dans l'autre (comme l'a peut-être fait le peuple de Babel à l'origine), elle espère faire naître de leur entrechoquement un vocable entièrement neuf<sup>13</sup>. »

D'après Virginia Woolf, l'audace d'un éventuel nouveau langage risque d'être mal reçue par le grand public qui le définira comme ridicule. Ainsi l'auteur nous pointe du doigt un autre problème dans la littérature, l'incapacité à valoriser certaines expériences vécues dans le corps.

« À de rares exceptions près...la littérature s'évertue à répéter qu'elle a pour objet l'esprit, prétendant que le corps est une paroi de verre transparente à travers laquelle l'âme peut percevoir distinctement et que, mis à part une ou deux passions comme le désir et la cupidité, le corps est néant, quantité négligeable et inexistante<sup>14</sup>. »

La maladie nous montre la défaillance de nos corps, et la littérature évite de donner trop d'importance à ce thème. Il y a bien une raison à cela. Pour Virginia Woolf, il est insupportable de vivre la maladie avec les malades, de partager leurs craintes, leurs espoirs, leurs souffrances. Elle nous dit ne pas vouloir entrer en empathie avec le malade, ce qui nous rendra malade nous-même, nous exclura du monde des actifs.

« ...la souffrance de l'un ne sert qu'à ranimer dans l'esprit de ses amis le souvenir de leur propre grippe, de leurs propres douleurs sur lesquelles nul ne s'est apitoyé l'hiver précédent et qui réclament à présent par des effusions bruyantes et désespérées le secours divin de la compassion<sup>15</sup>. »

Nous ne voulons pas trop lire et imaginer ce qu'est la maladie. Nous ne voulons pas entendre son discours, nous ne voulons pas comprendre son expérience qui nous placerait en tant que

---

<sup>11</sup> PETT Sarah, « Rash Reading: Rethinking Virginia Woolf's On Being Ill », op. cit., p. 35.

<sup>12</sup> WOOLF Virginia, *De la maladie*, op. cit., p. 28-29.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 24-25.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 31-32.

malade. La littérature ne possède-elle pas cette capacité ? Sans aucun doute, comme disait Freud, c'est « l'inquiétante étrangeté<sup>16</sup> » que nous souhaitons éviter. En tant qu'humains, il est plus aisé de trouver le langage utilisé par le malade comme ridicule plutôt que de comprendre et l'accepter comme expérience.

### **Ce que le malade « regarde » de sa position horizontale**

Ayant établi que le malade est capable d'exprimer son expérience à partir d'un nouveau langage, mais également que ce nouveau langage n'est pas accepté par les bien-portants, nous pouvons affirmer que le malade est seul dans cette expérience. Virginia Woolf s'intéresse maintenant à ce que peut être cette solitude des malades et ses implications.

Pour l'auteur, ce qui va permettre au malade d'aller vers une nouvelle expérience est d'abord son déplacement postural. Virginia Woolf nous incite à nous mettre dans une posture horizontale, la posture de la maladie et du règne du lit, une position où nous ne pouvons plus agir *dans* ou *sur* le monde, où nous devons nous contenter d'observer l'activité frénétique qui nous entoure. En étant malades, nous nous permettons cette indulgence, d'observer au lieu d'agir. En retour la posture réveille une capacité d'émerveillement au monde alors qu'elle nous échappe dans l'activité. D'après Woolf, « d'ordinaire, prendre le temps de contempler le ciel est chose impossible. Les piétons seraient gênés et déconcertés par un scrutateur public du ciel<sup>17</sup>. » Mais en étant malades, nous pouvons nous permettre ce type d'imprudence, et nous voyons comment celle-ci nous transforme :

« Or voilà que, allongé le regard fixé au-dessus de nous, nous découvrons le ciel sous un angle tellement différent que c'en est à vrai dire un peu choquant. Toute cette activité se déroule donc sans interruption, depuis toujours, et nous n'en savions rien ! Des formes s'assemblent continuellement et se dissolvent, des nuages s'accumulent et tirent des vastes files de bateaux et de chariots du nord au sud, des rideaux de lumière et d'ombre sans cesse montent et descendent, en une perpétuelle expérimentation qui joue des rayons dorés et des ombres bleutées, de l'occultation et de la réapparition du soleil, de l'édification de remparts rocheux qui dérivent au loin – cette activité sans fin, entraînant le gaspillage de Dieu sait combien de millions de chevaux-vapeur, s'est mue de son propre chef année après année. Voilà qui, à première vue, appelle le commentaire et même la réprobation. Ne nous incombe-t-il pas d'alerter le Times<sup>18</sup> ? »

Dans cette mise en retraite forcée, nous avons donc la possibilité d'enrichir nos perceptions du monde qui nous ouvre à l'inconnu, et nous pousse à saisir avec plus d'intensité les sons, les odeurs, les images du monde. Cet art et cette perception aiguë du monde sont toujours accessibles, mais ce n'est qu'en étant malade que nous sommes prêts à le regarder et à nous étonner de ses merveilles. Cette expérience est tellement étonnante que nous avons envie « d'alerter le Times », mais cette fois encore, le grand public nous trouverait « ridicule. » Nous voilà seul à vivre cette transformation inattendue de notre quotidien.

### **Hors-la-loi**

Ce déplacement postural nous ouvre donc à un autre monde, celui de la nature et de sa poésie, ainsi qu'à une nouvelle expérience vécue avec notre corps. Cette première imprudence nous en permet également d'autres. Pour Virginia Woolf, l'imprudence signifie à la fois un détachement, une libération des normes sociales, que ce soit dans notre langage ou dans notre

---

<sup>16</sup> FREUD Sigmund, « The Uncanny », *Imago*, Bd. V., 1919.

<sup>17</sup> WOOLF Virginia, *De la maladie*, op. cit., p. 37.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

comportement. Woolf estime que « l'imprudence est l'une des caractéristiques de la maladie – hors-la-loi nous sommes<sup>19</sup>. »

En étant hors-la-loi, nous nous permettons des imprudences qui peuvent nous aider à mieux vivre. Woolf souligne donc une deuxième imprudence langagière. Quand nous sommes malades, nous nous libérons d'une interdiction imposée depuis notre enfance : nous nous permettons de dire réellement ce que nous pensons. Ne dit-elle pas, « il y a, avouons-le (car la maladie est le confessionnal suprême), une franchise toute enfantine dans la maladie : des choses sont dites, des vérités échappent étourdiment que la prudente respectabilité de la santé dissimule<sup>20</sup> » ? Le malade est libéré des attentes sociales langagières. Il peut s'exprimer comme il le souhaite, que ce soit avec un nouveau langage ou bien simplement en disant les mots que « la prudente respectabilité » nous interdit.

Notre position horizontale nous permet également de sortir des autres attentes sociales, liées à l'activité. Comme Woolf écrit :

« ...en temps normal, nous devons avec affabilité entretenir cette comédie et redoubler d'efforts pour communiquer, civiliser, partager, cultiver le désert, éduquer les indigènes, travailler ensemble le jour et, la nuit, prendre du bon temps. Mais la maladie met fin à cette mascarade<sup>21</sup>. »

Si nous sommes hors-la-loi, et seuls, nous voilà donc enfin libres.

### **Le lecteur malade et son écrivain**

D'après Woolf, quand nous sommes malades, nous ne cherchons plus à « cultiver le désert » mais plutôt à cultiver nos nouvelles perceptions. Ce que nous ressentons à travers notre corps et ce que nous vivons à partir de la posture horizontale nous ont transformés. Nous ne choisissons pas de lire n'importe quel type d'ouvrage pour nourrir nos nouvelles réflexions. Notre lecture nous pousse vers un nouvel engagement qui nous permet de lire sans inhibition<sup>22</sup>. D'après Woolf :

« Lorsque nous sommes en bonne santé, la signification l'emporte sur le son. L'intelligence agit en maître vis-à-vis des sens. Mais, dès que nous déclinons...les mots livrent leur parfum, distillent leur saveur ; alors, si nous finissons par en saisir la signification, celle-ci s'avère d'autant plus riche qu'elle nous est parvenue d'abord par la voie des sens, par l'intermédiaire du palais et des narines, telles une odeur intrigante<sup>23</sup>. »

D'après Virginia Woolf, nous ne cherchons plus en tant que lecteur la signification du texte mais plutôt sa musicalité, ses odeurs et ses goûts. Un format comme la poésie nous permet de savourer et d'entendre chaque mot, chaque expression, chaque son<sup>24</sup>. La pauvreté langagière des écrits existants peuvent souvent nous décevoir. Aussi cherchons-nous dans la poésie comme dans les grands maîtres comme Shakespeare comment bien vivre. D'après Woolf, « ...c'est l'imprudence que nous avons besoin pour lire Shakespeare...les barrières tombent,

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 36

<sup>22</sup> PETT Sarah, « Rash Reading: Rethinking Virginia Woolf's On Being Ill », op. cit., p. 34.

<sup>23</sup> WOOLF Virginia, *De la maladie*, op. cit., p. 50-51.

<sup>24</sup> Un des projets littéraires de Woolf était l'intégration de la poétique dans la prose. Voir : NÜNNING Vera, « "A Theory of the Art of Writing": Virginia Woolf's Aesthetics from the Point of View of Her Critical Essays », *English Studies*, vol. 98, n° 8, 17 novembre 2017, p. 980.

les nœuds se défont, les échos de Lear ou Macbeth retentissent dans notre cerveau et Coleridge lui-même résonne comme un lointain couinement de souris<sup>25</sup>. »

L'imprudence nous permet ainsi d'être un lecteur « engagé », un lecteur qui vit le texte avec son propre corps. La forme poétique n'est pas réservée aux malades, mais il faut trouver des textes qui nous accrochent et qui résonnent en nous en tant que malades. Ainsi les textes auxquels nous sommes sensibles quand nous sommes bien-portants n'auront pas le même impact si nous sommes malades. La maladie vécue dans le corps nous guide donc vers une nouvelle appréciation de ces écrits, mais aussi vers des nouveaux choix de lecture.

L'imprudence de nos lectures peut porter ses fruits pour mieux comprendre, visualiser et mettre des mots sur cette expérience singulière qu'est la maladie. Virginia Woolf était passionnée par l'engagement entre « le lecteur ordinaire » et l'écrivain<sup>26</sup>. Ce texte continue ce dialogue<sup>27</sup>. Auparavant, elle avait déjà interpellé les lecteurs pour qu'ils développent leur sens critique à l'égard des œuvres littéraires<sup>28</sup>. Si les lecteurs s'autorisent des imprudences dans leurs choix littéraires, il doit en être de même des écrivains. Virginia Woolf les pousse ainsi à intégrer dans leurs œuvres les expériences du lecteur malade pour enrichir le langage<sup>29</sup>.

Revenant au premier constat de l'écrivaine qui décrit la pauvreté langagière, on peut affirmer que Virginia Woolf a tenu sa promesse envers son lecteur. Son texte peut être lu comme une expérimentation littéraire, conçue pour son lecteur malade. Le texte permet de se décentrer en formant des explications via des métaphores, en progressant d'une façon non-linéaire, et en finissant sans conclusion propre. Ainsi expérimente-t-elle ce que peut être une écriture qui convient au malade. Ce qui en ressort est peut-être un nouveau langage pour la littérature comme pour le malade.

### **Les gens d'aplomb et les déserteurs**

Mais que font les autres pendant ce temps-là ? D'après Virginia Woolf, «...avec un héroïsme de fourmi ou d'abeille, nonobstant l'indifférence du ciel ou le dédain des fleurs, l'armée des gens d'aplomb marche au combat. Mme Jones attrape son train. M. Smith répare son véhicule. Les vaches sont conduites à l'étable pour la traite. Des hommes couvrent le toit de chaume. Les chiens aboient. Une nuée des freux s'élève et va se poser sur les ormes. La vague de la vie repart inlassablement à l'assaut<sup>30</sup>. »

À la lecture de cette litanie, nous percevons le privilège qui appartient au malade, à savoir la contemplation. Comme l'exprime Virginia Woolf dans son ouvrage, «...nous cessons d'appartenir à l'armée des gens d'aplomb : nous devenons des déserteurs. Eux marchent au combat. Quant à nous, nous flottons avec les bouts de bois au gré du courant – pêle-mêle avec les feuilles mortes sur la pelouse, irresponsables, indifférents et en mesure, peut-être pour la première fois depuis des années, de regarder autour de nous, de regarder en l'air, de regarder, par exemple, le ciel<sup>31</sup>. »

---

<sup>25</sup> WOOLF Virginia, *De la maladie*, op. cit., p. 51-52.

<sup>26</sup> WOOLF Virginia et Andrew MCNEILLIE, *The common reader*, San Diego (California, Etats-Unis), Harcourt Brace Jovanovich, 1984.

<sup>27</sup> LEE Hermione, « Virginia Woolf's essays », op. cit, p. 91.

<sup>28</sup> NÜNNING Vera, « "A Theory of the Art of Writing": Virginia Woolf's Aesthetics from the Point of View of Her Critical Essays », op. cit, p. 981.

<sup>29</sup> LEE Hermione, dans *On being ill*, op cite. p.xxix.

<sup>30</sup> WOOLF Virginia, *De la maladie*, op cit. p. 42

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 37

Cette possibilité d'être pêle-mêle avec la nature, en laissant la vie active aux autres : « réparer sa voiture » ou bien « attraper son train », permet au malade de vivre une expérience poétique. Le vocabulaire « marcher au combat » ou entendre « son chien aboyer » n'est pas adapté. Les malades ont besoin d'un nouveau langage, de nouvelles lectures pour faire part de leurs expériences vécues.

Et nous, les « gens d'aplomb », ce texte peut-il aussi nous aider à bien vivre ? Si nous pouvons lire *De la Maladie* comme l'engagement d'une écrivaine envers son lecteur, nous pouvons également comprendre le texte dans une optique plus large. Pour Virginia Woolf, la littérature possède la capacité d'influencer la société. En adoptant la position horizontale du malade, nous les « gens d'aplomb » découvrons alors cet autre monde et son langage. Nous vivons une riche expérience en lien avec le corps et avec la nature. À la lecture de son ouvrage, nous pourrions nous demander si nous sommes « imprudents » dans la maladie, ou si nous avons enfin appris à vivre.

### **Conclusion**

Dans son ouvrage, Virginia Woolf nous invite, malades ou non, à imaginer ce que peut être vivre *imprudemment*. À travers un voyage qui nous fait prendre la posture du malade, nous voyons, peut-être pour la première fois, ce que le malade « regarde ». Nous découvrons un nouveau langage, imprudent et créatif, nécessaire pour décrire cette nouvelle expérience. Nous ne sortons pas indemnes après avoir vécu la musique des poètes et le spectacle grandiose du ciel. N'est-il pas temps de nous mettre dans la posture horizontale pour mieux voir le monde ? N'est-il pas temps de lire et d'écrire imprudemment ? N'est-il pas temps de rapporter nos imprudences aux « gens d'aplomb » pour les aider aussi à bien vivre ? N'est-il pas temps pour nous tous de devenir, même si ce n'est qu'un instant, des « scrutateurs publics du ciel » ?

## Bibliographie

ARGAUD Élise, « L'expérience du décentrement », dans *De la maladie*, Paris, Rivages, 2008, p. 7-20.

FREUD Sigmund, « The Uncanny », *Imago, Bd. V., 1919*.

LEE Hermione, dans *On being ill*, Ashfield, Mass, Paris Press, 2002.

LEE Hermione, « Virginia Woolf's essays », dans *The Cambridge companion to Virginia Woolf*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, coll. « Cambridge companions to literature », 2000, p. 91-108.

NÜNNING Vera, « “A Theory of the Art of Writing”: Virginia Woolf's Aesthetics from the Point of View of Her Critical Essays », *English Studies*, vol. 98, n° 8, 17 novembre 2017, p. 978-994.

PETT Sarah, « Rash Reading: Rethinking Virginia Woolf's On Being Ill », *Literature and Medicine*, vol. 37, n° 1, 2019, p. 26-66.

WOOLF Virginia, *De la maladie*, Paris, Rivages, 2008.

WOOLF Virginia et Andrew MCNEILLIE, *The common reader*, San Diego (California, Etats-Unis), Harcourt Brace Jovanovich, 1984.

WRIGHT Erika, *Reading for Health*, 1<sup>re</sup> éd., sans lieu, Ohio University Press, 2016. JSTOR.